

encore ceux qui l'ont connu. C'est que Dupont, sous des dehors désinvoltes, et sous l'apparence d'un scepticisme gouaillieur, était un être tout de sensibilité. Il était de ceux dont la disparition cause un regret de plus qui n'est pas le moins amer : le regret d'avoir peut-être mal compris leur vraie nature.

André Dupont était un écrivain de beaucoup de talent. La qualité du maître qu'il s'était choisi dans la personne de Léon Bloy montre assez qu'il n'y eut dans ses intentions rien de médiocre. Il s'appliquait à de courts travaux et il y excellait, il y était de premier ordre. Il avait un sens extraordinaire du raccourci. Il a laissé une série de portraits que nous comptons bien relire quelque jour en volume. Au *Mercure* il avait publié une étude sur Léon Bloy. Il avait fait de la critique d'art à la *Revue du Temps Présent*. A la *Phalange*, aux *Ecrits Français*, dans la plupart des revues « jeunes », il bataillait assidûment. Quelle haine il avait contre la sottise ! Pauvre Dupont ! On peut dire que son esprit n'eut jamais de repos. Qu'il dorme en paix devant Verdun !

§

Mort de Enrique Granados. — L'inadmissible torpillage du « Sussex », le 24 mars dernier, prive non seulement l'Espagne, mais le monde musical tout entier d'une de ses plus harmonieuses voix. Ce nouveau crime allemand découronne l'école musicale espagnole par la mort d'Enrique Granados.

Depuis la mort d'Albeniz, il était le symbole même de la musique d'Espagne : autour de son nom et de son œuvre tous les séparatismes se ralliaient. Catalan, il avait fait passer dans sa musique le parfum de l'âme espagnole tout entière, d'Andalousie aussi bien que d'Aragon.

Enrique Granados était né à Lérida le 27 juillet 1868. Il avait été l'élève de Pujol et du grand compositeur catalan, Felipe Pedrell. Il était venu à Paris vers la vingtième année travailler le piano avec Charles de Bériot et depuis cette époque il gardait à la France une affection profonde dont peu de temps avant la guerre il nous donnait le témoignage.

L'avenir fera le départ dans l'œuvre de Granados entre les compositions hâtives et celles qui méritent de survivre, mais il en est plus d'une qui porte avec elle cette assurance.

Il avait fait représenter avec bonheur deux opéras : *Maria del Carmen*, à Madrid, en 1898, et *Follet*, à Barcelone, en 1903.

Parmi ses œuvres il faut signaler un poème symphonique : *La nuit du mort*, un trio, un quatuor à cordes, deux impromptus pour piano, les Valses Poétiques, les Esquisses, mais surtout les quatre cahiers de Danses Espagnoles devenues déjà presque classiques, et les deux cahiers de *Goyescas*, où le pittoresque et la sensibilité se mêlent originalement sous l'invocation de Goya.

De ces « Goyescas » pour piano, Granados avait, en les orchestrant et en les reliant d'une affabulation ingénieuse, fait une scène lyrique que notre Opéra devait représenter au moment où la guerre éclata.

Il faut rappeler encore, parmi les mélodies de Granados, les *Tonadillas* et *Elisanda*, poème pour petit orchestre et chant.

Peu de temps avant la guerre, le 4 avril 1914, Granados donnait un concert de ses œuvres à la salle Pleyel : ç'avait été le prétexte d'une manifes-

tation affectueuse de toute la jeune école française en son honneur. Son œuvre n'apportait point à la musique des ressources techniques neuves, mais l'aveu ardent, tendre et mélancolique d'une âme sensible et raffinée. Tous ceux qui ont connu Granados ajoutent au regret d'une œuvre interrompue la tristesse de voir disparaître un être qui portait au plus haut point humain le charme exquis de ressentir. — G. JEAN-AUBRY.

§

La Violette d'or. — L'Académie des Jeux floraux de Toulouse vient de décerner à M. Georges Champenois la violette d'or, prix spécialement décerné pour récompenser le meilleur poème à la gloire de l'armée française. A des concours précédents, M. Georges Champenois avait déjà obtenu deux fleurs : la primevère et l'églatine.

§

Une réponse à M. Piphot.

D'un bois près Verdun, 24 mars 1916.

Cher ami,

Ma femme, grande liseuse du *Mercury*, m'envoie des découpages. Une *Lettre du front*, signée Piphot (16. III. 1916, p. 377), fait plus que m'amuser. Je n'ai pas besoin de défendre le courage des écrivains invectivés par Piphot, mais ça me picote de dire mon mot. Et afin que Piphot m'y autorise, je me présente : plus de cinquante ans d'âge, bien tassés, et vingt mois de front avec des artilleurs de tout acabit, de 19 à 43 ans. Ça suffit-il pour parler ?

D'ailleurs je soupçonne fort Piphot d'être un ancien du quartier, sinon un intellectuel égaré parmi les artilleurs, la dent « amertumée » parce que ça dure trop ? Son langage est plus que nature, trop pour être vrai. Il « cherre dans la monture » trop pour ne pas sentir le chiqué. Son artifice *qu'est au pognon* reçoit comme ça des tas de journaux et de revues, et vit dans un gourbi orné de portraits ?

Veinard !

Nos conducteurs, à nous, qui ont promené leurs mirlitons et leurs obus un peu partout, d'Alsace à l'Artois et à la Meuse, sont des quinze jours sans apercevoir un journal, mais, et c'est là que je voulais en venir, j'affirme à Piphot qu'ils s'en foutent royalement ! Les opinions de Richepin, Descaves, Abel Hermant ou autres qu'il cite, leur indifférent, s'ils les lisent jamais, et leur présence au front encore plus.

Qu'il y ait du foin pour les canassons, que la boule soit fraîche, que le pinard rapplique, que le temps soit sec, qu'il y ait de la paille pour se pieuter, ça ils ne s'en foutent pas ; qu'il y ait un tir réussi, dont leur parvient l'écho, et une avance quelconque, ça ils ne s'en foutent pas non plus.

Que conclure, avec Piphot ?

Que les écrivains demeurés au foyer ont leur rôle tout de même, qu'à défaut d'enthousiasmer les soldats ils exaltent les civils et les jeunes, ils préparent la classe de demain, et c'est peut-être de ça que nous devons tenir compte, en attendant le jour prochain où on nous enverra au repos, bien gagné, nous les vieux.

Affectueusement vôtre.

LÉON RIOTOR.

...^e d'artillerie, secteur postal 89.